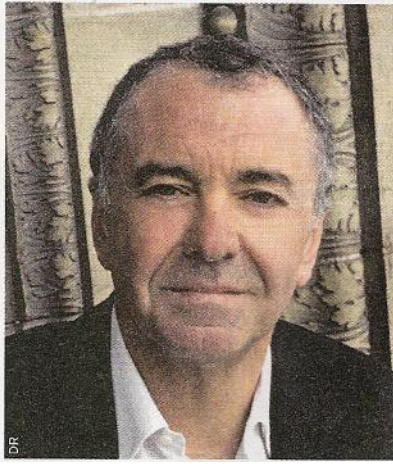




Philosophe et sociologue, Gilles Lipovetsky fait autorité sur les questions liées à l'individualisme contemporain. Il livre à *MAIF* magazine son interprétation sur l'idée qu'ont les Français de *l'avenir* et explique leurs inquiétudes.

« Accumuler les diplômes fait reculer l'angoisse »

Depuis les années 1960, la situation des Français s'est beaucoup dégradée. Avant, personne ne se posait de questions sur l'avenir: l'ascenseur social fonctionnait

et les interrogations étaient centrées sur le présent. De nombreuses études ont montré qu'aujourd'hui, les jeunes vivent moins bien que leurs parents. Ils sont moins bien payés, ont plus de mal à trouver un emploi. On pensait que chaque génération vivrait mieux que la précédente, mais en ce moment, c'est plutôt l'inverse. L'inquiétude très forte quant à l'avenir me semble tout à fait justifiée.

Elle trouve en partie son origine dans l'économie: ces dernières années, les acteurs économiques se sont multipliés, il y a de plus en plus de pays émergents performants. La compétition est acharnée et se ressent durement chez nous aussi. Certes, les plus performants n'ont pas trop de soucis à se faire. C'est pour les autres que c'est dur. Les parents ont intégré la difficulté et la réactivent sur le plan personnel. Tout le monde sait que pour s'en sortir, les diplômes et la formation sont cruciaux.

Du mauvais stress

La pression sur les jeunes augmente, ils suivent des études de plus en plus longues: accumuler les diplômes fait reculer l'angoisse. Mais la pression concurrentielle ne reculera pas, elle ne peut que s'amplifier. Il s'agit de se battre et d'être bon. Cette pression se répercute dans le cadre de la famille et génère du mauvais stress. On veut éviter cette situation pour nos enfants, mais ce n'est pas possible, alors on cherche des outils pour affronter cela. Si l'idéal républicain est toujours légitime, il est heurté de plein fouet par le réel.

L'ascenseur social ne fonctionne plus, l'école ne joue plus son rôle dans la promotion des classes inférieures. L'université est financièrement misérable. Elle ne constitue plus un passeport évident pour intégrer le monde du travail. Alors les classes moyennes investissent à fond dans les cours privés, les leçons particulières, les activités d'éveil. L'éducation tout entière est placée sous le signe de l'éveil. Les mamans entraînent leurs enfants (on observe que c'est plus l'affaire des mères que du toupie). Désormais, on parle plus de responsabilité individuelle que de solidarité... Je crois qu'il y aura de moins en moins de solutions collectives et de plus en plus de réponses individuelles.